Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 73 (1944)

Heft: 4-5

Artikel: Nous maintiendrons!

Autor: Jèvié

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1040736

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Nous maintiendrons !

Lorsqu'un torrent, enflé par les pluies, charrie des troncs d'arbres et des sapins entiers, les riverains, armés de longs crochets et de gaffes, tâchent d'en retirer, au passage, ce bois qui s'en va. Ils n'ont pas la sotte prétention d'arrêter le torrent avec une perche, mais ils veulent simplement arracher aux flots tout ce qui peut l'être. N'ont-ils pas raison ?

Or le temps, lui aussi, emporte comme un torrent gens et choses. Pourquoi ne lutterions-nous pas, nous, éducateurs, pour arracher à ses flots tout ce qui peut l'être, de ces plantes de notre sol que sont nos traditions ?

Nous avons d'impérieux motifs de le faire. Il le faut tout d'abord pour rester dans la ligne tracée par nos ancêtres. Qu'est-ce qui a fait la force de la Suisse dans le passé ? Un sain régionalisme, créateur non d'esprit de clocher, mais de saine émulation. Ce régionalisme, il faut le garder, il est une force, et nous voyons, par l'exemple de notre grande voisine la France, où va un pays quand il vide les provinces au profit d'une capitale. Or par quoi a-t-on commencé ? Par supprimer les noms mêmes de ces provinces jadis florissantes, maintenant simples lambeaux de territoire, auxquels on a, à force de tout unifier et centraliser, arraché peu à peu leur âme, leurs costumes, leur langage, leurs coutumes, leur foi.

Nous envisageons les choses d'une autre manière. Loin de nous le mythe d'une Suisse une et indivisible ! Mais vive la Suisse une et diverse ! Nous sommes persuadés que pour être de bons Suisses, nous devons commencer par être de bons Fribourgeois, et que pour être de bons Fribourgeois, nous devons être d'abord de notre village, et savoir en reconnaître la beauté.

Un sain régionalisme, en nous faisant aimer notre chez-nous et vivre sa vie, nous préservera de certains engouements idiots pour tout ce qui vient d'ailleurs. Que de trésors dans le plus petit de nos villages ! Mais n'est-il pas vrai que trop souvent on passe et repasse à côté sans les voir ? « On ne voit jamais bien ce qu'on a devant les yeux », a-t-on dit. Et c'est pourquoi, trop souvent, on méconnaît la valeur de ce que l'on a chez soi, et l'on s'extasie devant des baudruches qui miroitent au loin. On démolit le vieux grenier pour y substituer une remise affectée au même usage. Puis on s'avise que le grenier était beau, et que la remise, avec son toit couvert de tôle ondulée, est horriblement laide. Trop tard ! On vend pour vingt-cinq francs la vieille commode un peu boiteuse, mais réparable et jolie, qui cadrait si bien avec l'appartement. On la remplace par un « bonheur de jour » ou une armoire à glace qui détonnent dans cet intérieur

comme un clakson au milieu d'un orchestre. On regrette alors la vieille commode. Trop tard ! On a hurlé contre le patois,

« Ce pelé, ce galeux d'où nous vient tout le mal » ;

on s'est fendu en quatre pour le proscrire. Et l'on s'aperçoit que sa mort n'a pas donné aux écoliers la science infuse du français. Enlever l'usage d'une langue ne donne pas la connaissance d'une autre, pas plus que noyer son chien ne procure un piano à queue.

Abattre de vieilles maisons de chez nous pour bâtir du laid standardisé, vendre de vieux meubles de chez nous pour acheter du neuf de bazar, railler et proscrire le langage de chez nous pour le remplacer trop souvent par sa traduction mot à mot en un français qui fait sourire, n'est-ce pas céder à la manie de tout unifier, niveler ? N'est-ce pas tout ramener à zéro comme dans une équation du deuxième degré ? Nous ne voulons pas plus de ce rouleau compresseur que d'un régionalisme obtus, ignorant et ennemi, par principe, de tout ce qui se fait ailleurs. Mais, nous souvenant que

A chaque oiseau
Son nid est beau,

nous voulons le chanter, ce nid où Dieu nous a fait naître, et nous voulons le rendre toujours plus charmant.

Le chanter, d'abord « de tout notre cœur et tout simplement », comme ce qu'il y a de plus beau à nos yeux. Quoi de plus beau, en effet, pour un Gruérien, que sa Gruyère et ses vanils, ses grandes forêts, ses pâturages couverts de troupeaux féconds ? Quoi de plus beau, pour un Broyard, que sa Broye, sa riche plaine chargée de blés ondoyants et de cultures luxuriantes ? Qu'ils chantent donc tous dans leur coin de terre, le Gruérien et le Broyard ; ils ont raison tous deux. Cela ne les empêchera ni l'un ni l'autre d'admirer d'autres beautés : le Gruérien de s'émerveiller devant la beauté de la plaine broyarde, le Broyard d'en faire autant devant celle de la verte Gruyère.

Mais, aimer son pays, c'est aimer non seulement son visage : c'est aimer avant tout son âme. Où est-elle, cette âme du pays ? Dans ses chansons, son parler, ses proverbes, ses coutumes, son costume, dans les mille rites qui accompagnent et embellissent les grands événements de la vie comme les humbles travaux des mois et des jours. Dans tout cela, pénétré et éclairé par la foi en « Dieu notre secours ».

Le visage du pays, l'âme du pays, voilà ce que nous aimons, voilà ce que nous voulons défendre. N'est-ce pas là un beau trésor à sauvegarder ? Soyons-en les gardiens fidèles et résolus. Maintenons la beauté de nos villages, faisons l'impossible pour les préserver des enlaidissements, du mauvais goût. Maintenons nos saines cou-

tumes, remettons-les en honneur, s'il le faut. Avant de laisser tomber — ou supprimer — quoi que ce soit de ces survivances du passé, demandons-nous sérieusement ce que nous mettrons à la place. — Rien ? Ainsi, c'est donc un peu de poésie qui meurt. « Chaque arpent de terre qui tombe en friche, disait naguère le maréchal Pétain au peuple de France, c'est un coin de France qui meurt. » Nous pouvons dire : « Chaque parcelle du patriotisme que nous laissons perdre, c'est un peu de l'âme du pays qui meurt. » Or que serons-nous, si rien ne nous distingue plus des peuples qui nous entourent ? Si nous laissons tout niveler au rouleau compresseur d'une civilisation de tôle ondulée et de pyjamas ? Quand on ne pourra plus nous distinguer, on nous confondra, répondrait M. de la Palice, et il aurait, comme toujours, raison.

Soyons donc de chez nous, résolument ; gardons nos us et nos coutumes, et pour ne pas devenir n'importe quoi, restons ce que nous sommes, en maintenant ce qui donne à notre coin de terre son charme et sa beauté.

JÈVIÉ.

Avèprå d'outon

Chin la rojå, l'encens, lè pomè pè lè prå,
La gran'na, le hyoûjin le rèkouå pè lè grandzè,
Le chon doyet dou chyâ, di kurti chèmorå,
Doulon di gran tzemin alombrå pè lè j'adzè.

On ou chu na fèmåye on agache bramå,
On intin la brijon d'on ryalet ke choumiyè,
La chèta d'on bredi dè kolåre prèchå,
La vouê roûtze d'on pu ke kriyè chè dzeniyè.

Na ratoluva påchè, nêre ko la mouå ;
On fû dè ran'mè få on felet dè foumère,
Le chèlâ va muchi dêri di nyolè d'ouå,
Le Molèjon, l'è bleu, la dzâ l'è djora nêre.

Na brijon d'angelus koua chu to le payî,
Ko le bordenèmin di j'å outoua d'on tîlo,
Lè pouårtè de la né ch'âron, et, tzô tropî,
Lè j'ombro van in tzan pè le mondo trantyilo.

Jèvié.

IMPR. ST-PAUL, FRIBOURG